

— C'est vous, mon oncle !

— Je ne comprenais pas bien : viens me rembrasser, ma petite première.

Le dîner fut une causerie. Ils mangèrent à peine. Après le repas, il voulut faire un tour dans la ville. Une gloriole l'avait pris : montrer sa nièce. A qui ? À tout le monde. Un jour pareil !

— Habilles-toi bien ! Mets le beau chapeau à ailes blanches.

— Où allons-nous ?

— A la musique, donc, voir mes amis.

Ils flânèrent un peu dans les quartiers riches, Elle et lui, dans leurs vêtements du dimanche. Eloi Madiot lui donnait le bras. Il semblait la mener à l'autel, grave, digne, la moustache en croc, coiffé du chapeau de soie qui datait d'après la guerre. Quelques fois il saluait des petites gens, au seuil des boutiques, et il tâchait d'écouter, tendant sa bonne oreille, ce qu'on disait derrière eux : "Jolie... bien habillée... encore très vert... où vont-ils donc ?"

Eh ! parben, ils allaient au cours Cambronne, où la musique de ligne jouaient des marches, des mazurkas, des pas redoublés, sous les ormeaux taillés. Parmi les promeneurs, au milieu des groupes de gens du monde assis, qui buvaient là, pour deux sous, de la poussière et de la musique, ils se promenèrent, lui persuadé qu'on ne regardait qu'elle et qu'on disait :

"C'est mademoiselle Henriette Madiot, la nouvel'e première de madame Clémence."

Il s'arrêta deux ou trois fois, ayant trouvé des camarades retraités de la marine ou de l'armée. Et à chacun il ne manquait pas d'apprendre, après les formules de cordialités qu'il n'oubliait jamais :

— Voici la petite. Elle a du bonheur : elle vient de passer première au choix !...

Et comme l'autre ne comprenait pas, il ajoutait :

— Tu ne comprends pas ? Première, c'est comme qui dirait un adjudant de la mode. Y est-tu ?

Non, ses amis n'y étaient pas. Mais lui avait besoin que de parler de son bonheur.

Au retour, il demanda :

— Sais-tu l'idée que j'ai ? Faudrait faire une petite noce, quand tu seras revenu de Paris, pour fêter ton avancement ? Dommage qu'on ne puisse pas inviter le grand Etienne à dîner ?...

— Si nous invitions Antoine, mon oncle ? Il va partir bientôt pour le régiment.

Le vieux soldat réfléchit un instant, et dit :

— Voilà cinq ans qu'il ne s'est pas assis chez

nous. Enfin, tu as peut-être raison. Je l'invite-rai.

Le surlendemain, Henriette prenait le train pour Paris, et l'oncle invitait Antoine.

## XVIII

Depuis le mois de mai, Antoine courtisait Marie Schwarz. Il avait la galanterie facile de l'usine, une manière de suivre les filles en cheveux qui sortent des ateliers, de plaisanter avec toutes et de distinguer celle qu'il préférerait en la prenant par la taille, pour rire, au milieu des compagnes de travail qui s'écartaient en criant, jalouses au fond. Il était l'assidu des fêtes foraines des assemblées de village autour de Nantes. des bals de banlieue où l'on danse sous les tonnelles au son d'une clarinette ou d'un cornet à piston. Dépensier et beau parleur, il avait deux raisons de succès dans le monde des pauvres gens, où la gaieté se fait rare. Ses gros gains d'ouvrier habile, il les dépensait dans une soirée. On entendait les éclats de voix des autres qui approuvaient, quand son petit fausset éraillé cessait de faire un solo dans les groupes.

Par un contraste aisément explicable, ce mauvais drôle avait un fond de mélancolie et un sombre désir d'autre chose, un malaise d'émigrant qui ne peut pas revenir, et qui le sait. En lui finissait, transplantée et viciée une race de paysans du pays de Plougastel, cultivateurs de fraises et casseurs de pierre dans la falaise, lignée élevée au vent de la mer, facile à entraîner et facile à corrompre, mais incapable d'oublier la chanson triste qui l'avait bercée. Il n'y a point de complète gaieté de Breton. Quand Antoine disait à Marie, en la reconduisant, tout le long de la rue Saint-Similien : "On me croit drôle et fou parce que je ris ; mais j'ai de la peine à en revendre, comme vous, mademoiselle Marie," il ne mentait pas. La femme qui l'avait conçu ne s'était jamais consolée d'une faute. Lui, la tête troublée par toutes les haines ouvrières, il avait aussi, pleurant au dedans de lui, l'obscur regret du seul bien qu'avaient eu ses aïeux : une famille. La sienne, il avait rompu avec elle, et elle faisait partie de ses haines. Par là, il se sentait inférieur à toute sa race et à beaucoup de ses pareils, déclassé, écarté d'une joie commune. Et il avait beau plaisanter les gars de village, les remueurs de terre étourdis, il n'était, au vrai, que l'un d'eux pervers et malade. Cinquante ans plus tôt, ou si simplement le grand-père n'avait juré, un jour qu'il avait trop bu, sans autre raison, de quitter Plougastel, Antoine eût été le